

JEAN-LUC LAGARCE

# **Nous, les héros**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a été créé en juin 2006 au Théâtre de Poche à Grenoble dans une mise en scène de Grégory Faive.

NOTE DE L'ÉDITEUR

### Désillusion

Il existe deux versions de *Nous, les héros* : l'une avec le père et l'autre sans. La première version est donc celle présentée dans ce volume. C'est en 1992, durant l'exploitation de sa mise en scène du *Malade imaginaire* de Molière, que cette pièce fut écrite par Jean-Luc Lagarce, porté par l'énergie de la « troupe ». En effet, la tournée du spectacle s'annonçait longue pour la prochaine saison 1993-1994 et devait s'achever en juin par des présentations au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, durant cinq semaines. Conscient qu'une partie de la distribution exceptionnelle<sup>1</sup> serait gagnée par l'ennui de tant de route pour si peu de scène (il faut imaginer que l'un des plus petits rôles était tenu par Olivier Py<sup>2</sup>), Jean-Luc Lagarce proposa d'écrire une nouvelle pièce avec un rôle pour chacun et de répéter en cours de tournée pour présenter la création à la fin de l'exploitation rennaise. Il ajouta aussi qu'il souhaitait écrire un rôle pour Emmanuelle Brunschwig, seule actrice de la distribution de la *Cantatrice chauve*<sup>3</sup> qui ne jouait pas dans *Le Malade imaginaire*.

C'est ainsi qu'en mai 1991 nous découvrîmes avec enthousiasme cette pièce qui reprenait la trame d'un précédent spectacle<sup>4</sup> adapté des œuvres de Kafka et croisait avec humour les caractères de la troupe et ceux issus de Molière. Les acteurs,

Cette pièce a été publiée pour la première fois en 1995 par Théâtre Ouvert (Paris), sous forme de tapuscrit (n° 79) en 2002 par les Solitaires Intempestifs dans le *Théâtre complet*, vol. IV, collection « Œuvres choisies »

© 2025, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-802-5

1. Création le 11 mars 1992, au Théâtre Granit à Belfort, avec Irina Dalle, Mireille Herbstmeyer, Bernard Bloch, Elizabeth Mazev, Sylvie Faivre, Jean-Louis Grinfeld, Philippe Lehemre, Olivier Achard, Olivier Py, François Berreur.

2. Olivier Py tenait le rôle de Cléante. Il créa le soir de la dernière à Belfort une première version de *Miss Knife*, préparée pendant les répétitions, avec costumes et musiques. C'est aussi pour lui que nous fondions l'année suivante les éditions Les Solitaires Intempestifs afin de publier *La Nuit au cirque*.

3. La distribution de *La Cantatrice chauve* de 1992: Mireille Herbstmeyer, Elizabeth Mazev, Jean-Louis Grinfeld, Olivier Achard, François Berreur.

4. *Préparatifs d'une noce à la campagne*, une adaptation par Jean-Luc Lagarce du *Journal* et des œuvres de Kafka qu'il a mis en scène en 1986.

enchantés, ravis de pouvoir faire entendre aussi la langue et l'univers de Jean-Luc Lagarce, se mirent à rêver à cette nouvelle utopie théâtrale.

Mais Bernard Bloch qui jouait Argan, et qui est par ailleurs aussi metteur en scène, trouva une production la saison suivante pour une création. Ce qui eut pour conséquence logique qu'il ne serait pas disponible pour l'exploitation de *Nous, les héros*. L'indisponibilité de Bernard Bloch portait un coup d'arrêt à cette utopie théâtrale, mais l'indestructible Lagarce, bien que déjà rongé par la maladie, refusa, pour garder la genèse du projet, d'envisager l'éventualité d'engager un autre acteur et proposa de réécrire la pièce. C'est ainsi que naquit la deuxième version de ce texte dite « sans le père ».

Nous prîmes donc contact avec les théâtres, une trentaine, qui avaient programmé et acclamé cette distribution et son metteur en scène lors de son passage, pour trouver quelques dates pour ce nouveau projet.

Mais Jean-Luc Lagarce n'était pas encore Lagarce, et cette grande pièce, qui résonne peut-être encore plus aujourd'hui face à l'incertitude de la vie des acteurs dans un monde où la guerre et la folie des hommes menacent, ne trouva personne pour l'accueillir<sup>5</sup>.

FRANÇOIS BERREUR

---

5. *Nous les héros* (version sans le père) sera créé en 1997 à La Coursive à La Rochelle dans une mise en scène d'Olivier Py. Une production de la Cie Les Intempestifs, créée par François Berreur, en coproduction avec La Coursive et la Comédie de Caen.

*Les spectateurs se figent quand le train passe (...)*

FRANZ KAFKA,  
première phrase du *Journal*, année 1910.

PERSONNAGES

LE PÈRE.

LA MÈRE.

JOSÉPHINE, *la fille aînée.*

EDUARDOWA, *la fille cadette.*

KARL, *le fils.*

LE GRAND-PÈRE.

RABAN.

MAX, *son meilleur ami.*

MADAME TSSCHISSIK.

MONSIEUR TSSCHISSIK.

MADEMOISELLE, *l'intendante.*

*La scène se passe dans un théâtre, dans ce qu'il en reste, dans les coulisses d'un théâtre, dans ce qui sert de théâtre dans cette ville-là, une salle du comité des fêtes, La Grande Brasserie, Le Café des Voyageurs, juste un entrepôt, une cour ou un recoin de cour. Cela se passe au centre de l'Europe.*

*Ils sortent de scène.*

LE PÈRE. – Belle acoustique de la salle ! Pas un mot ne se perdait ! Il n'y avait pas même un soupçon d'écho ! On a toujours tort de s'inquiéter. Tout s'amplifiait peu à peu, je sentais cela, je ressentais cela, comme si la voix depuis longtemps occupée à autre chose, produisait après coup, soudain, un effet immédiat.

LA MÈRE. – Chaque mot se fortifiait selon les aptitudes qui lui ont été données. C'était bien. On pouvait même découvrir des possibilités nouvelles de sa propre voix. Longtemps que cela ne m'était pas arrivé. C'était bien.

KARL. – C'est une usine lamentable !

MAX. – Une baraque à frites avec de la résonance !

(...)

JOSÉPHINE. – Avec une aussi petite loge pour s'habiller, collective de surcroît, il est évident qu'on entre aussitôt en conflit. On sort de scène énervé, chacun se prend pour le plus grand acteur du monde... et s'il advient, dans un endroit si exigü que l'un par

exemple, marche sur le pied de l'autre, le conflit est tout près d'exploser.

KARL. – Et non seulement le conflit, mais un grand combat ! Et la bagarre généralisée ! Et les insultes évidemment !

JOSÉPHINE. – Les loges, encore, nous pourrions nous en contenter, faire contre mauvaise fortune bon cœur, si seulement nous jouions dans de vrais théâtres, avec de vrais décors et non pas sur cette scène misérable sur laquelle on ne peut pas bouger et s'exprimer véritablement !

LA MÈRE. – Ne vous plaignez pas toujours !

(...)

MADAME TSCHISSIK. – Provinciaux ! Provinciaux et rien d'autre ! Et Prussiens encore, provinciaux prussiens, et sans goût et sans amour et sans intelligence ! Ils rient lorsque je parle, je m'entendais parler et je les entendais rire, je m'apprêtais à mourir et je les entendais pouffer, imbéciles peuplades pleines de crétinerie absolue !

Quelqu'un dans mon dos – est-ce qu'on croit que je n'imagine pas ? – quelqu'un dans mon dos les fait rire, rire et pouffer, lorsque je parle et m'apprête à mourir, peut-on imaginer que je ne m'en rende pas compte ?

Celle-là (*Joséphine*), celle-là les fait rire dans mon dos quand je parle, je suis certaine qu'il s'agit d'elle, je suis à l'avant-scène, je m'apprête à mourir et elle les fait rire, rire et pouffer dans mon dos.

JOSÉPHINE. – Moi ? Je ne fais rien. Je ne bouge pas, j'écoute, je ne bouge pas, on veut toujours que ce soit moi, chaque fois c'est la même chose, mais je ne bouge plus jamais, je fais ce qu'on m'a dit, je reste immobile, paralysée. Ce ne peut être moi.

MADAME TSCHISSIK. – Sans bouger, elle les fait rire quand je parle. Sans même le vouloir, elle les fait rire.

LA MÈRE. – Elle est comique.

MADAME TSCHISSIK. – Elle n'est pas comique. Elle est risible. Involontairement. J'ai déjà vu des acteurs comiques, je sais ce que c'est, je n'ignore pas ce que c'est, mon mari, là – lui, là, mon mari – mon mari est lui-même un acteur comique.

MONSIEUR TSCHISSIK. – Tout à fait. Ce n'est pas du tout comparable à ce que fait votre fille.

MADAME TSCHISSIK. – Je sais ce que peut être le comique. Je ne suis pas concernée quant à moi mais je sais ce que c'est.

Celle-là n'est pas comique, le comique est affaire de volonté, de volonté et de décision, c'est un métier, une manière comme une autre, je suis prête à l'admettre, une manière comme une autre d'exercer notre art.

Non, celle-là est risible sans volonté, sans énergie, elle n'y est pour rien, c'est contre sa propre volonté et voudrait-elle ne pas l'être qu'elle le serait tout de même, malgré elle, envers et contre tout !

Et parce qu'elle est involontairement hilarante et ridicule, car c'est bien encore de ridicule qu'il est

question, parce qu'elle est ridicule et risible – la pauvre malheureuse, elle ne saurait savoir combien, « à quel point », combien elle est risible, combien tout en elle encourage à l'hilarité, et qui plus est chez les masses provinciales, prussiennes et imbéciles et sans goût et sans amour pour l'art – parce qu'elle est involontairement risible, ces animaux, car animaux et rien d'autre, ces animaux sans esprit, sans désir de littérature et de beauté, ces animaux, lorsque je parle et m'apprête à mourir, ces animaux rient de la voir, juste immobile, derrière moi, paralysée comme elle dit, expression irrésistible du risible involontaire de l'humanité !

MONSIEUR TSCHISSIK. – C'est sa seule présence, peut-être, en fond de théâtre, c'est sa seule présence qui nuit à la scène et encourage très certainement au rire, et la placer dans un autre coin, peut-être, je ne sais pas...

*Ils la regardent tous, longuement et en effet, involontairement, il faut bien l'admettre, elle est risible.*

*Intermède musical.*

MADAME TSCHISSIK. – Et d'autant plus que, ce soir, je me sentais à nouveau pleine, pleine d'un talent... d'un talent... d'un talent anxieusement contenu...

MAX. – J'ai eu un sentiment analogue... mais il s'en est fallu de beaucoup que la pièce et le jeu des autres acteurs m'aient paru parfaits et respectables...

LE PÈRE, à la Mère. – Il y avait l'inspecteur en chef et il a ri, je n'en suis pas certain, mais il me semblait bien à un moment qu'il riait, finement, avec réserve, comme l'exige sa fonction, mais avec plaisir. Ce peut être bon pour nous...

LA MÈRE. – Je le surveillais également. Un visage que je ne lui ai encore jamais vu et que je n'ai remarqué qu'aujourd'hui à un seul moment mais d'une manière très intense.

LE PÈRE. – Ce n'était peut-être pas l'endroit idéal et la représentation idéale pour qu'il vienne mais il est bon pour nous, tout de même, je veux croire cela, il est bon pour nous, je l'espère, qu'il soit venu.

LA MÈRE. – Ne t'inquiète pas.

JOSÉPHINE. – On veut prêcher la morale au public, on veut donner une image de générosité, laisser paraître des sentiments nobles et dignes mais aussitôt dans les coulisses, les pires vices moraux éclatent à nouveau au grand jour.  
(À Madame Tschissik.) Vous n'êtes pas une bonne personne !

MADAME TSCHISSIK. – Ce que je voulais dire, je me suis mal fait comprendre, elle a un rôle secondaire et cela ne peut influencer véritablement sur le spectacle, mais elle a un jeu trop peu varié. Il se réduit en fait aux regards effrayés qu'elle jette sur ses partenaires et à ce sentiment qu'elle donne de vouloir toujours s'enfuir et trouver la sortie. C'est cette peur d'être en scène qui la rend sans le savoir si risible et ridicule.